

Resenhas

Travail, éthique, politique.
Les développements récents des théories du care en France^I.

P. Paperman^{II}; P. Molinier^{III}; C. Gilligan, A. Hochschild, J. Tronto^{IV}.

Paris, 2013.

por *Helena Hirata e Efhymia Makridou*

Penser le *care* comme une pratique étroitement liée à l'éthique et à la politique, tel est le programme qui rapproche les trois ouvrages que nous présentons ici. À première vue, les démarches semblent très hétérogènes. Les analyses relèvent de différentes disciplines (sociologie, psychologie, philosophie et science politique) et les auteurs nous invitent à nous pencher sur des questions à la fois épistémologiques, méthodologiques et théoriques. Malgré cette diversité, ces approches apparaissent à la lecture être étroitement complémentaires, étant à la fois une introduction et une exploration des multiples apports des théories du *care*. Ainsi, dans chacun des trois livres, on retrouve les problématiques majeures des chercheuses qui, en France, apportent des nouveaux terrains et des nouvelles théorisations dans le domaine du *care* à partir de la critique de la séparation et de la hiérarchisation de la raison et des

I Travail, éthique, politique. Les Développements récents des théories du care en France é da autoria de Helena Hirata, em colaboração com Efhymia Makridou, doutora em sociologia do trabalho pela Universidade de Paris 8-Saint Denis. Ele foi inicialmente publicado pela revista Travail, Genre, Sociétés, nº 33, abril 2015, p. 172-176

II Paperman, Patricia, *Care et sentiments*. Paris: PUF, Care studies, 2013.

III Molinier, Pascale, *Le travail du care*. Paris: La Dispute, Le genre du monde, 2013.

IV Gilligan, Carole; Hochschild, Arlie; Tronto, Joan (édité et présenté par Patricia Paperman et Pascale Molinier), *Contre l'indifférence des privilégiés. A quoi sert le care*. Paris: Payot, 2013.

sentiments, du public et du privé, des faits et des valeurs, mais aussi de l'objectif et du subjectif, du collectif et de l'individuel, du masculin et du féminin. Ces trois ouvrages contribuent aussi à la mise en lumière des horizons scientifiques qui s'ouvrent par le dépassement de ces divisions: la centralité de la notion de responsabilité, par laquelle on peut rendre visible, comme le propose Tronto, « *l'indifférence des privilégiées* » afin d'interpeller l'organisation inégalitaire du *care* dans nos sociétés.

L'ouvrage de Patricia Paperman est d'ordre plutôt épistémologique et interroge la sociologie mainstream à partir des approches du monde social par le *care*. L'ouvrage de Pascale Molinier rend compte d'une enquête réalisée dans une institution, pour penser le rapport entre travail, éthique et politique (les titres respectifs des trois chapitres de son livre). Le troisième ouvrage, édité et présenté par ces deux premières auteures, est composé de trois articles qui montrent le caractère heuristique de la pluridisciplinarité pour penser et conceptualiser le *care*: la psychologie (Gilligan), la sociologie (Hochschild), et la science politique (Tronto). Toutes les trois, à partir de perspectives disciplinaires contrastées, interpellent les notions ancrées dans chacune de ces disciplines.

L'épistémologie de la sociologie, centre du petit ouvrage de Paperman, part de l'idée que le *care* est un « mode de connaissance » et prône une transformation des pratiques de recherche à partir de la perspective du *care*. Elle propose (chap.1 et chap.3) l'adoption de l'épistémologie du point de vue, puisque, suivant en cela Gilligan, « *les seuls qui ont autorité pour dire ce qu'est un point de vue moral, ce sont les sujets eux-mêmes* » (p.12). À l'inverse de l'éthique de la justice, qui part des concepts de droits, d'obligations, de règles, l'éthique du *care* met en avant l'idée de la responsabilité: « *Cette morale est liée à des conditions concrètes au lieu d'être générale et abstraite* » (p. 15). Par ailleurs, Paperman rappelle la légitimité des émotions et des sentiments pour la sociologie (chap.2) de Durkheim à Max Weber. En même temps, elle montre la grande différence de perspective entre la prise en compte des affects par ces sociologues classiques et la théorisation du travail émotionnel et des règles de sentiments par Hochschild. Paperman insiste sur la « *valeur épistémique et morale des émotions* » (p.40). Les liens d'interdépendance et du maintien des relations sont, dans cette optique, premiers et de ce fait accordent une place privilégiée aux sentiments et à la sensibilité.

Le constat de la dévalorisation du travail de *care* et de ses pourvoyeurs ouvre le dernier chapitre (chap.3), dont le beau titre est « *Travail du care, travail de la connaissance* ». Prendre les activités de *care* au sérieux changerait la perception du monde, pense Paperman, de la même manière que Tronto. D'où ses citations qui montrent comment cette dernière souligne les rapports de pouvoir entre groupes sociaux, la capacité d'un groupe de reporter ce travail sur d'autres groupes – selon les clivages de race, sexe, classe, « *ou de handicap* » dira Paperman – ce qui est clairement exprimé dans le travail du *care* (cf. cit. p.45 et 46). Les questions « *qui s'occupe de quoi et comment* », « *comment sont distribuées les responsabilités du care* », posées à la fin de l'ouvrage de Paperman, sont reprises par Molinier.

L'ouvrage de Pascale Molinier montre l'indissociabilité du *care* comme travail, de ses dimensions éthique et politique. Il s'agit d'une contribution majeure à la conceptualisation du travail du *care*, à partir d'une enquête ethnographique dans une maison de retraite. La question de l'amour et de l'affect, comme composants incontournables du *care*, est posée et traitée centralement, d'abord en tant que confrontation et dissension entre classes et catégories socio-professionnelles, avec l'opposition entre le point de vue des encadrantes et celui des soignantes sur ce « *travail de l'amour* », puis, en présentant l'affect comme conséquence inévitable du travail du *care* pour les soignantes, fondamentalement marqué du sceau de l'ambivalence. Conclusion subversive de cet ouvrage du point de vue des politiques actuelles du travail et de l'emploi: la « *critique du dogme de la spécialisation professionnelle* » (p. 167).

Molinier critique, en effet, la division du « *sale boulot* » telle qu'elle se réalise aujourd'hui dans le cadre de la « *professionnalisation du care* »; en même temps elle appelle à l'écoute de « *l'éthique des subalternes* », la force qui motive les salariées dans l'accomplissement de leur travail particulièrement exigeant au niveau physique et psychologique. Elle montre ainsi que « *le care est par définition une région de dissension et de désaccord* » (p.24). De ce livre très dense, dont nous ne pourrions pas ici restituer toute sa richesse, nous reprenons deux exemples qui montrent comment Molinier soutient une vision dés-sentimentalisée et dé-segmenté du travail de *care*.

Pendant l'enquête de terrain Molinier observe que l'ascenseur utilisé par le personnel est tombé en panne. En conséquence, les employées sont soumises à une surcharge de travail considérable. La direction ne semble pas pressée de résoudre le problème, elle met en avant le pro-

blème assurantiel et les aléas juridiques du dossier (sic). Après cinq semaines, toujours sans réparation, Molinier note que la direction s'étonne de ses questions insistantes sur le sujet. D'autre part, les employées assument cette surcharge de travail de peur du licenciement peut-être, mais aussi parce qu'elles ne considèrent pas juste, par rapport à leurs collègues et aux résidents, de laisser les sacs-poubelles et le linge sale dans les étages. De cet événement banal, Molinier montre que, dans les maisons de retraite « *on a tendance à sous-estimer la charge physique de travail* » (p.68). Elle se demande aussi si la couleur de peau des salariées et leurs origines ne contribuent pas à l'ignorance par la direction de la charge physique du travail.

Un deuxième exemple concerne la façon dont on définit ce qui est bon pour les résidents, qui varie selon que l'on est soignante, encadrante ou membre de la famille. Molinier examine les dimensions éthiques du *care* à partir des différentes visions des soignantes et des encadrantes sur les activités de loisir proposées aux personnes qui souffrent de démences: la confection de crêpes ou la pratique du tai-chi? Pour elle cette opposition montre la dissociation des deux mondes, et constitue aussi « *l'expression d'un rapport de classe* » (p.146). Elle voit ce conflit comme un résultat, à la fois de la spécialisation et de la hiérarchisation du travail de *care*. Dans ce cadre, le travail des soignantes devient de moins en moins visible et valorisé, ainsi que leur éthique « *particulière* » de *care*. Molinier montre que les hiérarchies rigides et les nouvelles formes de spécialisation contribuent à une segmentation du processus du *care* dans l'espace marchand représenté par la maison de retraite.

Dans ce même registre, Hochschild, dans son article dans le troisième ouvrage, s'intéresse à la façon dont les cultures du *care* liées à la vie intime changent sous l'influence de ce qu'elle appelle le « *débordement de la pensée mercantile* » (p.71). Elle note que de plus en plus des services marchands se développent autour de la vie intime, en touchant une grande partie de la population. Par conséquent, « *de plus en plus, nous appliquons à la vie hors du marché le paradigme de la relation commerciale* » (p.74). Sa reprise et sa critique du concept marxiste de réification, appliqué à la production des services à la personne (cf. note 6, p. 92 à p.95) est remarquable.

Elle met en avant trois exemples pour démontrer la manière dont le marché a de plus en plus d'influence sur notre vie intime: le père qui refuse d'embaucher une professionnelle d'organisation des fêtes d'anniversaire afin de retrouver sa responsabilité par un acte de *care* vis-à-vis

de ses enfants; mais en essayant de reproduire la manière qu'une professionnelle a d'organiser une fête, il réalise qu'il n'a pas les mêmes compétences. La femme séparée qui, faute de temps, demande à un « *coach d'amour* » de l'aider à faire son profil pour un site de rencontres et qui prend ainsi conscience que son identité est reformulée sous l'influence de la pensée mercantile. Ainsi, son profil est noté (dans un système de notation anonyme, de un à dix) par certains internautes. Deux hommes avec lesquels elle a eu des liaisons l'ont, lors de leur rupture, traitée comme une personne échangeable, une marchandise, « *comme une boîte de céréales* », comme elle le dit. Hochschild observe que l'on se focalise de plus en plus sur le résultat plutôt que sur le processus lié à un service et au *care* : on est passé de l'attention au stade de la conception et de la production à la focalisation sur le produit final et la consommation. À la fin de son récit, Hochschild reprend un ton optimiste en soutenant l'idée que l'on développe des formes de défense face à cette métamorphose du *care* dans notre vie personnelle.

Gilligan examine la même question, des résistances éthiques, du point de vue de la psychologie morale. Elle soutient l'idée que la capacité de compassion et la connexion émotionnelle sont innées chez les êtres humains. La dissociation des émotions et de la raison « *est la marque psychique du traumatisme* » (p.50), une rupture des relations, dont on doit chercher l'origine dans l'ordre patriarcal. Gilligan affirme que « *la compréhension mutuelle est horizontale dans sa structure, intrinsèquement démocratique* » (p.57). Par contre, l'ordre patriarcal est hiérarchique, structuré en multiples clivages et dualités. En opposition à une éthique féminine du *care*, soumise à la dichotomie entre l'altruisme et l'égoïsme, qui exige d'abdiquer de sa voix, de « *se sacrifier pour les autres* », Gilligan met en avant l'éthique féministe du *care*: revendiquer sa voix, enfin de revendiquer et de s'appropriier de ses relations (p.43).

Les relations, ainsi que les responsabilités qu'elles engendrent vis-à-vis des autres est au centre de l'article de Tronto. Sa démarche philosophique consiste à montrer que l'éthique particulariste du *care* ouvre la voie pour une approche différente d'éthique globale. Sa thèse est fondée sur une conception relationnelle, donc particulariste, de la responsabilité, dont elle explore les limites à travers les apports de Soran Reader, Iris Marion Young et Margaret Urban Walker. Elle soutient l'idée que « *le simple fait d'être en vie et la nature de la vulnérabilité humaine placent chacun en relation avec les autres et le plongent immédiatement au cœur d'un réseau de relations dont découlent des responsabilités* »

(p.111). Ces relations peuvent être de proximité, mais aussi historiques ou institutionnelles. Par conséquent, elles s'étendent hors des frontières de l'Etat-nation. Étant donné que les relations sont asymétriques et qu'il y a des inégalités de pouvoir, les responsabilités ne sont pas les mêmes pour tous. De cette manière, elle montre que « *l'ignorance* » des conséquences de ses actes (ou de leur non-action/abandon) de la part de ceux qui ont davantage de pouvoir n'a que des effets bénéfiques pour eux. Tronto propose dans son article un changement de paradigme parce qu'elle croit que « *de nos conceptions morales dépendent à la fois nos préoccupations morales et notre conduite morale* » (p. 128)

Ces trois ouvrages que nous venons de présenter constituent trois tentatives réussies de « *désenclaver le care* », titre de la présentation du troisième ouvrage par Paperman et Molinier. Le débat sur une « *société du care* » évoquée par Martine Aubry en juin 2010 avait déjà eu des réponses tendant à restreindre sa dimension sociale et politique à une affaire de « *sentimentalisme* » et de « *nunucherie* ». Ces trois ouvrages, publiés tous les trois en 2013, proposent une réponse diamétralement inverse. Oui, le *care* intéresse différentes disciplines, en particulier les sciences humaines et sociales et différentes dimensions du travail social et des métiers ; « *le travail de care n'est pas spécialisé* » (p.31), comme le disent dans leur présentation Paperman et Molinier (cf. aussi Molinier, 156). Ces trois ouvrages montrent, enfin, « *comment le care déborde les frontières de toutes sortes dans lesquelles il reste encore très souvent enfermé.* » (p.32)

Nous écrivions, en conclusion à un compte-rendu de différents ouvrages sur le *care* édités en France entre 2005 et 2009 (Borgeaud-Garcia, Hirata, Makridou, in *Cahiers du Genre*, n° 49, 2010). : « *Parvenir à une connaissance sociologique du care implique de donner la parole et d'être prêts à écouter ceux et celles qui le réalisent, leurs expériences et les manières d'en parler, et de prendre au sérieux les dimensions morales par lesquelles elles s'y rapportent. Même si, nous l'avons vu, cette prise de parole et cette écoute ne sont, ni l'une ni l'autre, aisées. Le défi est, dans bien des sens, considérable* ». Ces trois ouvrages ont bien relevé ce défi et, à partir de résultats empiriques et des conceptualisations épistémologiques, ont pu montrer « *à quoi sert le care* », sous-titre de l'ouvrage édité par Paperman et Molinier. Il s'agit de trois contributions qui, avançant dans l'analyse du *care*, contribuent en même temps à approfondir les analyses sur les questions relatives au genre et au travail.